

## LA VIE EST UN COMBAT

J'ai un nom mais ce n'est pas mon vrai nom. Mon nom, le vrai, je ne le prononce jamais. Si par accident il m'arrive de le prononcer, je dis toujours que ce n'est que mon nom de jeune fille. Et puisque la vie est un combat, j'ai un nom de guerre : je m'appelle Alexandre Romanès.

Le peuple tsigane, mon peuple, s'est forgé une culture, une esthétique dans le nomadisme sous le soleil, sur des chemins pierreux. Loin du confort des villes, mais aujourd'hui nous sommes en perdition car tout est fait pour nous sortir du nomadisme. Et comme notre culture ne peut pas vivre dans la sédentarisation, comme toutes les cultures minoritaires, nous sommes condamnés à disparaître nous aussi. Quand mes filles seront vieilles, les tribus tsiganes n'existeront plus. Ce sera une perte de plus pour l'humanité. C'est triste, mais c'est le sens de l'histoire et on n'y peut rien.

\*

Depuis longtemps mes amis me disaient : « Tu devrais écrire le livre de ta vie, le livre où tu racontes ce que tu as vécu depuis ta naissance jusqu'à aujourd'hui. » Parfois,

il m'arrivait d'y penser. Mais toujours en me disant : s'il y a une chose que je ne ferai jamais, c'est celle-là. Écrire un livre sur ma vie, ça me semblait aussi difficile à faire que d'escalader le mont Blanc.

Et pourtant je m'y suis mis, mais ça n'a pas été simple. Plusieurs fois, je me suis frappé la poitrine en disant : mais qu'est-ce qui m'a pris de vouloir écrire ce livre ?

Je pense depuis longtemps que chaque homme et chaque femme doivent garder une part d'ombre importante sur leur vie. Ce qui est incompatible avec l'écriture d'un livre qui parle de la mienne. Ma part d'ombre est puissante et elle le restera. Mais pas complètement.

## JE L'EN REMERCIE

En couchant sur le papier les moments heureux et les moments pénibles, ceux que j'essaie d'oublier, et même si parfois il m'arrive d'avancer masqué, je dévoile quand même les trois quarts de ma vie. Curieusement, je parle assez peu de mon père. Si je devais dire en quelques mots le lien très fort qu'il y avait entre lui et moi, je dirais qu'il m'a marqué au fer rouge et je l'en remercie.

Bien sûr, ce livre aurait pu être plus fourni. Avoir plus de pages, mais il aurait fallu avoir une autre éducation car, dans ma tribu, la pudeur de sentiment et la pudeur vestimentaire occupent une place importante. Elles ne sont pas vécues comme un frein, bien au contraire. Et ça ne m'empêche pas d'être curieux comme une fille de quatorze ans.

\*

À vingt ans, j'ai quitté ma famille le cœur gros car la culture tsigane partait en lambeaux. Il était temps que je m'en aille. Quand je pense à cette époque, je n'ai qu'un regret, ne pas être parti plus tôt. Mais je ne voulais pas déplaire à mon père. J'aurai dû lui expliquer mais je ne

l'ai pas fait. Dans quel état d'esprit j'étais? C'est si loin tout ça. Mais depuis que mon père est mort, nombre de ses pensées me reviennent. Je me dis « bien sûr qu'il m'aurait compris » et je suis à peu près sûr qu'il m'aurait approuvé.

Peu de gens savent que nous sommes une société matriarcale. La plupart des décisions importantes sont prises par les femmes. C'est peut-être dû au fait que les hommes de ma tribu sont souvent en prison. J'avais écrit dans un de mes livres :

*« Être gitan, c'est aller en prison plus vite qu'un autre. »*

En temps de guerre, les hommes sont sur le champ de bataille et ce sont les femmes qui font marcher le pays. Dans nos tribus, il y a peut-être quelque chose de cet ordre.

Toujours est-il que les femmes sont la colonne vertébrale de la tribu. Et comme la pudeur de sentiment et vestimentaire est très forte, quand nos femmes et nos filles raccourcissent leur jupe ou qu'elles se mettent en pantalon, je le sais pour l'avoir observé, c'est comme tirer sur les mailles d'un tricot pour le détricoter. Ce n'est que le début, mais avec le temps il ne reste plus rien de notre façon d'envisager le monde. On peut dire adieu à la culture tsigane.

Dans cet excès de pudeur, il y a une bizarrerie que je trouve très jolie. Nos femmes sont très pudiques de la taille jusqu'aux pieds, mais plutôt impudiques pour le haut du corps. Dans les caravanes d'habitation, les femmes sont souvent en soutien-gorge ou seins nus.

## L'OURS

Mon arrière-grand-père avait trois femmes et un ours. Il disait : « L'embêtant, c'est l'ours. » Avec ses trois femmes, sa ribambelle d'enfants, un cheval qui tirait sa petite caravane en bois et l'ours, attaché à l'arrière avec une chaîne, il traversait l'Europe en long et en large.

Il s'arrêtait sur la place du village pour donner un spectacle qui devait être très modeste mais très poétique aussi. Ses enfants faisaient un peu d'acrobatie, de contorsion et de jonglage et ses trois femmes dansaient. Et lui, la merveille, il arrivait à la fin avec son ours. Quand le spectacle était fini, il attelait le cheval à la petite caravane pour aller passer le reste de la journée dans les bois. L'été, ils dormaient tous à la belle étoile. Et pour rien au monde ils auraient voulu vivre dans une ville ou dans un village. La nature n'avait pas de secret pour eux.

Dans ma tribu, on sait reconnaître un arbre aux bruits que fait le vent dans les feuilles. Les hommes mais surtout les femmes savent le nom de toutes les fleurs, de tous les arbres, de toutes les plantes et savent choisir

celles qui ont des vertus médicinales. Sans les nommer, elles connaissent très bien le yin et le yang.

\*

Sur la place du village, mon arrière-grand-père avec ses trois femmes gagnait peu d'argent mais ils avaient assez pour vivre car mon aïeul était un remarquable chasseur et pêcheur. Il pêchait avec les mains.

La viande sauvage était la seule viande que la famille s'autorisait : dans notre tribu, la viande d'élevage était interdite. Le proverbe tsigane disait clairement :

*« Si tu veux devenir une vache dans un pré,  
mange de la viande d'élevage. »*

Mon arrière-grand-père n'était pas banal. Ce devait être un homme redoutable qui n'avait peur de rien. Quand on sait ce qu'est un ours, le tenir à côté de soi toute une vie, plusieurs heures par jour, c'est un exploit. Mon père m'avait dit qu'un ours, c'est plus dangereux qu'un lion ou qu'un tigre car l'attaque est imprévisible. Et il peut se battre pendant des heures, ce que ne peut pas faire un autre fauve. Il avait ajouté : le meilleur moyen de le maîtriser, c'est de lui poser un anneau dans les naseaux car cet endroit est sensible. En tenant l'anneau par un doigt, on doit pouvoir neuf fois sur dix maîtriser l'ours. Il m'avait expliqué comment passer l'anneau car, à l'époque, il n'y avait rien pour endormir l'animal.

L'ours était attaché à l'arrière de la petite caravane avec une chaîne et, pendant plusieurs heures, il le faisait courir dans la campagne. Quand l'ours commençait à tirer la langue d'épuisement, mon arrière-grand-père s'arrêtait près d'un feu préparé pour ça. Il y avait une

grande tige en fer brûlante, il lui rentrait la tige dans les naseaux qu'il ressortait aussitôt et qu'il remplaçait par l'anneau.

\*

À la mort de mon arrière-grand-père, mon grand-père était devenu montreur d'ours lui aussi. Pendant de longues années, il a fait un spectacle sur les places des villages. Mais un jour, pris par le mal du siècle, il a voulu davantage et a monté une petite ménagerie ambulante qu'il installait sur les fêtes foraines. Poussé par ses fils et surtout par Alexandre, son aîné, il a confectionné lui-même un petit chapiteau avec de la toile de matelas qu'il a ajouté à la ménagerie. Les numéros de fauves qu'il montrait dans la ménagerie, il les a proposés sous le petit chapiteau. Il n'y avait plus qu'à ajouter une trapéziste, un jongleur et un clown. Et c'était un cirque. Sans bien s'en rendre compte, on venait d'entrer dans un autre monde.

Ma famille ne se contentera pas d'un petit cirque. Pour notre malheur, ils vont en monter un grand.

## LA NUIT ENSEMBLE

Dans les tribus gitanes et tsiganes, le mariage est simplifié au possible. Quand un garçon et une fille se plaisent et qu'ils veulent vivre ensemble et avoir des enfants, discrètement, ils quittent le campement sans que personne ne s'en aperçoive et ils reviennent trois ou quatre jours plus tard, prouvant, par la même occasion, qu'ils ont passé la nuit ensemble. Ainsi, aux yeux de toute la tribu, ils sont mariés. On fait une grande fête qui dure plusieurs jours. Pour la fête, la jeune femme porte une robe de mariée et à aucun moment, il n'est question de contrat. Ils se sont promis l'un à l'autre, la parole suffit. Et le divorce est interdit.

\*

Pour le mariage de mon père, ça s'est passé autrement car les parents de Violette ont exigé un mariage à la mairie avec des papiers en bonne et due forme, pas selon la coutume tsigane. Plus tard, mon père a compris pourquoi les parents de Violette avaient tant insisté pour que leur fille ait un mariage officiel : ils savaient que leur fille ne pourrait jamais avoir d'enfant. Ça tombait mal car mon père les aimait beaucoup et, garçon ou fille, ça



lui était indifférent. Mais il y avait encore une difficulté. Dans les tribus gitanes, ça ne se fait pas d'abandonner sa femme. Pour avoir des enfants, il n'avait pas d'autre solution que de prendre une deuxième femme tout en gardant Violette.

\*

L'immense chapiteau bleu, avec sa grande ménagerie, est installé dans la ville de Nice. Il y a une centaine de véhicules. Les portraits de mon père et de ses frères s'affichent partout sur les murs de la ville avec ce slogan : « Les Rois du cirque ». Mon père est assis à une terrasse de café avec sa femme, ils sont mariés depuis plusieurs années et Violette ne lui a toujours pas donné d'enfant. Ce qui s'est passé ce jour-là m'a fait penser que mon père et sa femme en parlaient depuis longtemps.

Une jolie gitane passe devant eux et Violette dit à mon père : « Tu devrais lui parler et, si c'est possible, ramène-la. » Mon père a invité la jeune femme à boire un verre avec sa femme et lui. Ils ont dû lui expliquer ce qu'ils attendaient d'elle. Apparemment, l'offre lui a plu puisqu'ils sont montés tous les trois dans la voiture. Violette et mon père assis devant, la jeune femme assise à l'arrière de la voiture. Le soir, elle sera dans le lit avec Violette et mon père. La belle gitane calabraise deviendra ma mère.

## LE FILS DE L'AUTRE

Quand je suis né, j'ai vécu dans une caravane d'habitation d'une dizaine de mètres.

C'est-à-dire dans un espace réduit. Et j'ai eu ce que certains appelleraient la chance d'avoir deux mères pour moi tout seul. Mais c'était trop beau car ces deux femmes se détestaient et je n'étais aimé d'aucune des deux. Pour Violette, j'étais le fils de l'autre. Quant à ma mère, si ça n'avait tenu qu'à elle, elle n'aurait probablement jamais eu d'enfants. J'étais devenu misogyne comme pouvait l'être un petit garçon. Je n'étais pas agressif mais je me souviens que lorsque j'étais devant une femme, j'étais persuadé que c'était un ennemi.

## UN MANTEAU

Je venais d'avoir quatre ans et les disputes entre Violette et ma mère allaient en augmentant. Un jour, ma mère a inventé une histoire invraisemblable pour une gitane. Elle a exigé que mon père lui achète un manteau en vison, une fourrure hors de prix. Mon père a pensé qu'elle avait perdu la tête. Pour lui, c'était un désir misérable. Après une terrible dispute, ma mère l'a menacé en lui disant : « Ou tu me donnes l'argent ou je pars avec ton fils et tu ne le reverras plus jamais. » Mon père a accepté le marché, il lui a donné une grosse somme d'argent, et dans la nuit, ma mère s'est sauvée en m'emportant avec elle.

Il paraît que mon père est entré dans une furieuse colère. Cette histoire montre toute la naïveté de ma mère car ce n'était pas pour acheter un manteau en vison qu'elle voulait de l'argent. Mais pour acheter une maison. Elle a pensé, jamais un nomade ne me donnera de l'argent pour acheter ce qu'il déteste le plus mais elle s'est trompée car mon père était remarquablement intelligent. Il aurait pu comprendre ce désir. Mais lui

demander de l'argent pour acheter un manteau, aux yeux de mon père, elle s'est tuée.

\*

Ma mère est retournée vivre dans sa famille avec moi. Du jour au lendemain, je me suis trouvé dans une famille que je ne connaissais pas. Pour la première fois de ma vie, j'étais devant une femme, ma grand-mère, qui n'était pas une furie et qui m'aimait.

Je sais peu de chose sur la famille de ma mère. Après la Première Guerre mondiale, ils étaient venus de Calabre pour s'installer en France. Nous, on savait que les Calabrais étaient des tsiganes mais ma mère ne s'en vantait pas.

Le sud de l'Italie ayant été décimé par la maladie, les habitants du Nord ont été chercher des tribus tsiganes qui sillonnaient la Grèce pour repeupler les villages. La famille de ma mère et de mon père venait de ces tribus. Certaines familles comme la famille de ma mère sont devenues des sédentaires. D'autres, comme celles de mon père, ont repris le nomadisme. On nous appelle les Sinti piémontais car nous sommes restés longtemps dans le Piémont.

## MON PETIT VÉLO

J'avais six ou sept ans, je trouvais que mon petit vélo n'allait pas assez vite. Je me suis mis au sommet d'une descente, et je me suis lancé vers le bas. Au croisement, un camion arrivait à une grande vitesse. Pour éviter le camion, j'ai freiné avec l'unique frein du vélo. Le frein avant. Et comme je ne savais pas ce qui arrive quand on roule vite et qu'on freine avec le frein avant, j'ai fait une pirouette par-dessus le guidon et je suis tombé devant le camion. La chute a été si imprévisible et si rapide que le chauffeur du camion n'a même pas eu le réflexe de freiner. Le camion est passé sur moi et, miracle, il ne m'a pas touché.

Récemment, j'ai compté le nombre de fois où j'ai failli mourir de mort violente. J'en ai recensé une dizaine.

\*

La première fois que j'ai été amoureux, j'avais sept ou huit ans. Je revois une maison avec un grand jardin. Souvent l'après-midi, il y avait une fille de mon âge qui faisait de la broderie. En fait, c'était tout simple, sa mère lui coupait des petits morceaux d'étoffe. Et, sur

l'étoffe, elle dessinait le contour de plusieurs animaux et la fillette, avec du fil et une aiguille, suivait les contours. Tous les après-midi, j'allais la retrouver dans le jardin, je faisais de la broderie moi aussi pour pouvoir rester près d'elle. Jusqu'au jour où elle est partie avec sa famille vivre ailleurs. Quelques années plus tard, j'ai retrouvé la maison et j'ai demandé aux voisins s'ils savaient où ils avaient été. On m'a donné une adresse et j'y suis allé. Mais il n'y avait personne. Il ne me restait que le souvenir de ses longs cheveux noirs et de ses grands yeux bleus.

\*

J'ai vécu dans la famille de ma mère jusqu'à l'âge de neuf ans. La sédentarisation pour une famille gitane, c'est la misère assurée. Ma mère m'a inscrit à l'école de la République, j'y suis resté quelques jours. Car je n'ai fait, paraît-il, que me battre dans la classe et à la récréation. Comme je sortais de l'école les vêtements en lambeaux, ma mère m'a inscrit dans une école privée. J'avais sept ou huit ans.

Quand je me suis trouvé dans un ensemble de vieux bâtiments gris, j'ai eu le sentiment d'un enfermement, d'une punition. Je n'avais qu'une idée, sortir de cet endroit détestable, le plus vite possible. Je trouvais que la récréation était insupportable. Appuyé contre le mur de l'école, je me posais la question : « Qu'est-ce qui est pire pour moi : le cours ou la récréation avec les enfants qui crient et qui courent dans tous les sens comme des fous ? » Dans la classe, je ne me suis jamais assis sur le banc. Il paraît que je ne parlais à personne. Pour moi, l'école, ce n'était qu'un avant-goût de la prison, que je connaîtrais plus tard.

Je me souviens que les religieux ne se gênaient pas pour dire devant moi que j'étais un cas. Mais il reconnaissait que j'étais le meilleur de la classe quand il s'agissait de religion. Il ne voyait pas que les grands livres qu'ils nous donnaient étaient pleins d'images très belles de Jésus et des prophètes, mais j'étais surtout un rêveur. Un jour, la maîtresse nous a fait découper au ciseau des panoplies dans de grandes nappes en papier. C'est elle qui décidait du costume qui nous irait le mieux. Il y avait le gendarme, le cuisinier, l'avocat, mais pour moi elle avait choisi le costume de Pierrot la Lune. Plus tard, dans un de mes livres, j'ai écrit :

*« J'ai partagé le monde en deux, d'un côté,  
il y a ce qui est poétique, de l'autre côté  
ce qui ne l'est pas. Ce qui est poétique existe à mes yeux,  
ce qui n'est pas poétique je ne le regarde même pas. »*